

d'élever vos enfants, de vous remplacer auprès d'eux, ou bien que vous aviez attachée particulièrement à votre personne en qualité de femme de chambre, à laquelle vous aviez décerné le grand cordon bleu, ou bien encore qui devait répartir ses soins dévoués sur toute votre maison ?

Que les maîtresses de maison cependant qui ont eu la chance heureuse de rencontrer une servante bonne, laborieuse et soumise, me permettent de les féliciter bien sincèrement, et de continuer à exposer mon projet à celles bien plus nombreuses, je le dis avec regret, qui, avec une patience angélique, une longanimité surhumaine, se sont heurtées toute leur vie contre un caractère revêche, contre une nature vicieuse, ingrate et méchante.

Ah ! c'est un rôle difficile à remplir que le rôle de maîtresse de maison, surtout quand celle qui le remplit n'est pas secondée avec bonne volonté et intelligence ! La vie est rude et elle le devient bien plus encore quand les chagrins domestiques viennent se joindre à l'autre lot de misères.

Nous avons souvent entendu vanter, dans les livres, dans les conversations, les serviteurs d'autrefois. On les a toujours proposés comme des modèles de fidélité à toute épreuve et de dévouement. Au théâtre, c'est ordinairement un serviteur, homme ou femme, de l'âge d'un patriarche, ayant vécu et vieilli dans la maison où il est entré presque enfant, c'est ordinairement ce type de l'abnégation, du désintéressement, qui vient, au cinquième acte, démasquer le traître que de longs services l'ont presque fait devenir membre.

On nous les a montrés, ces serviteurs exemplaires, comme les sauveurs et les soutiens, dans les jours de la grande ère révolutionnaire, des familles auxquelles ils s'étaient dévoués, âme et corps. Non contents de leur avoir sauvé la vie, ils sauvaient encore du grand désastre quelques débris de leur patri-moine, afin de leur rendre moins amère la comparaison de leur existence passée à leur existence présente ; ils les suivaient dans l'exil et, émigrés volontaires, trouvaient moyen, dans leur suprême dénuement de toutes choses, de se dévouer encore.

Qui peut se flatter aujourd'hui d'inspirer un tel dévouement ? Sont-ils nombreux les maîtres dont un serviteur affligé suivrait ainsi héroïquement la mauvaise fortune ? J'en doute, j'en doute. Ces serviteurs de l'âge d'or, je les cherche en vain des yeux autour de moi, je n'en vois point. J'interroge en vain mes souvenirs, essayant de me rappeler si j'en ai connu de semblables et je ne me souviens point.

Ils sont donc restés là-bas sur la terre étrangère où ils ont suivi jadis leurs maîtres malheureux ! Il n'y a donc pas eu pour eux de Restauration ! Cette race bénie est donc éteinte pour toujours !

J'interroge et rien ne répond. Ce silence est triste, bien triste.

Mais non, il existe sans doute encore quelques-uns de ces serviteurs amis. On la trouverait encore quelque part, en cherchant bien, cette servante selon le cœur de Dieu, qui, pour me servir d'une expression ancienne, mais que j'emploie faute d'autre, s'attache à ses maîtres comme le lierre s'attache à l'arbre qu'il a choisi pour point d'appui et qu'il atteint de ses tiges rameuses, cette femme au cœur éprouvé, dont tout le vocabulaire se résume dans ce seul mot : Dévouement.

Serait-ce à croire que nous valons moins que nos aïeules, que nous avons dégénéré, qu'elles avaient des vertus que nous ne savons plus pratiquer ; que ces vertus rendaient leur service plus facile, leur abord plus agréable ? Je ne crois pas cela ; pas plus que nous, hélas ! elles n'étaient des anges, et, en qualité de simples mortelles, elles avaient bien leurs défauts.

Il y a un mot aujourd'hui, avec lequel on répond à tout, un mot avec lequel on explique tout, un mot que l'on dit la plaie principale de la société moderne, un mot à la mode comme ce qu'il caractérise.

Ce mot, c'est le luxe.

Ce n'est pas avec ce mot que je répondrai ; ce n'est pas ce mot qui nous montrera le fond de l'abîme que nous voulons sonder ; ce n'est pas là le mal qui nous désole. Le luxe est innocent de nos malheurs d'intérieur ; ce n'est pas lui la cause de ce qui nous afflige. Sans doute, le luxe est blâmable quand il essaie follement de détruire les distances que le temps, la civilisation, les institutions, ont mises entre les divers classes de la société. Sans doute il est coupable, bien coupable quand

il arrache par ses séductions une enfant coquette du sein de sa famille pauvre pour la jeter dans la voie de perdition. Mais le luxe n'est pas la cause si nous ne pouvons presque pas nous plaindre de ceux qui nous louent leurs services. Le luxe s'attaque à l'esprit qu'il corrompt souvent, mais il ne peut rien ou presque jamais rien sur le cœur, qu'il ne peut qu'exceptionnellement pervertir. Ne joignons donc pas nos imprécations à celles des moralistes modernes, qui font du luxe le bouc émissaire de tous nos maux. D'ailleurs, le coquet tablier à dentelles de la soubrette valait bien le bonnet à rubans de nos bonnes.

Quel était donc le secret de ceux qui nous ont précédés ? Quel art employaient-ils pour s'attacher, à la vie, à la mort, le serviteur qu'ils introduisaient au sein de leur famille ? Ce secret, je l'ai presque révélé lorsque j'ai dit : Un serviteur de l'âge d'un patriarche, ayant vécu et vieilli dans la maison où il est entré presque enfant.

En effet, ces mots ne semblent-ils pas vouloir dire qu'en entrant, ainsi jeune et ignorant tout, au sein d'une famille, le serviteur recevait de cette même famille une éducation préalable qui le rendait capable de remplir, à la grande satisfaction de tous, la charge dont il allait être investi ? On l'initiait patiemment aux devoirs de sa profession ; on lui apprenait avant toutes choses à obéir sans murmure, à obéir, sans commenter par d'interminables réflexions les ordres qu'il recevait. De volonté, ils n'en avaient plus, leurs maîtres pensaient et eux agissaient.

C'était un apprentissage utile, un surnumérariat indispensable qui, à part quelques rares exceptions, aboutissait toujours à un heureux résultat.

S'attachant chaque jour davantage à cette famille, qui l'avait fait sien, les intérêts de cette famille touchaient d'autant près ce serviteur digne de tous les prix Monthyon, que les siens propres, ou plutôt ils étaient tellement confondus avec les siens, qu'ils ne formaient qu'un tout homogène. Si les maîtres étaient dans l'opulence, cette opulence ne déversait-elle pas quelques-unes de ses pépites d'or sur le serviteur dévoué qui disait : Notre maison, nos fermiers, en parlant de la maison, des fermiers, de ses maîtres. Ah ! c'était là le bon temps !

Alors, un valet de chambre prétentieux, déclinant ses qualités près d'un notaire, n'avait pas encore inventé cette périphrase orgueilleuse pour spécifier la charge qu'il remplissait auprès de M. le comte de B. : " Attaché à la maison de M. le comte de B. . . " le mot de valet de chambre, c'est-à-dire de serviteur, lui paraissant sans doute trop humiliant.

Mais il nous faudrait, pour tâcher de guérir le mal, essayer de remonter à sa source. Sa source ? elle me paraît aussi introuvable que les sources du Nil, en l'honneur desquelles s'évertuent des caravanes de savants. Et comme le temps presse, comme il y a péril en la demeure, je n'abuserai pas de votre patience, Mesdames, et, ne pouvant vous indiquer d'une façon sûre et certaine d'où le mal nous vient, je me contenterai de vous dire où nous pourrions peut-être en trouver le remède. Je dis peut-être, et cependant je suis certaine que, sans aucun charlatanisme, mon secret est la panacée universelle qui rendrait enfin la paix à tant de familles affligées, terminerait de longs et ennuyeux débats, résoudrait une question sans solution jusqu'ici.

Mais avant de vous dévoiler ce secret, avant de l'exposer sans mystère à votre approbation et à vos encouragements, permettez-moi encore quelques réflexions indispensables.

Je disais en commençant : Qui de vous, Mesdames, n'a pas gémé sous la tyrannie d'une fille de service ? Je dirai à présent : Qui de vous n'a pas frémi lorsque, forcée par mille et une bonnes raisons de renvoyer une servante, vous songiez avec effroi au moyen de la remplacer ? Le moment où l'on se trouve sans domestiques est une sorte d'entr'acte à une torture pénible : on respire largement ; on reprend avec plaisir l'entière possession de son chez soi ; on n'a plus besoin de parler à voix basse des affaires de la famille. Cependant cela ne peut durer, la position sociale rend impossible à la femme les occupations de l'intérieur ; les exigences d'un commerce réclament tous ses soins et il faut à toute force, de toute nécessité, chercher une remplaçante à la servante congédiée. Où la trouver ? A qui s'adresser ? Sera-ce à un de ces bureaux de placement de domestiques qui, par de fallacieuses annonces, vous